

Bulletin d'histoire politique

L'aboutissement d'une longue sécularisation

Autour du livre de Martin Roy, *La revue Maintenant (1962-1974) et la « mise à jour » du catholicisme québécois*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012

Jean-Philippe Warren



Volume 21, numéro 3, printemps-été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015330ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015330ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Warren, J.-P. (2013). Compte rendu de [L'aboutissement d'une longue sécularisation / Autour du livre de Martin Roy, *La revue Maintenant (1962-1974) et la « mise à jour » du catholicisme québécois*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012]. *Bulletin d'histoire politique*, 21(3), 162–178.
<https://doi.org/10.7202/1015330ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'aboutissement d'une longue sécularisation Autour du livre de Martin Roy, *La revue Maintenant* (1962-1974) et la « mise à jour » du catholicisme québécois, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012

JEAN-PHILIPPE WARREN
Université Concordia

Au début des années 1960, les clivages idéologiques auxquels nous sommes maintenant habitués entre socialistes et chrétiens ne s'étaient pas encore révélés au grand jour au Québec¹. À côté d'une droite conservatrice et cléricale se dessinait une gauche qui ne dédaignait pas le compagnonnage des religieux progressistes. Ainsi, dans les pages de la revue *Socialisme*, la revue du socialisme international et québécois, publiée à partir de 1964, le lecteur pouvait découvrir dans les tables des matières une conférence du secrétaire-général de la Confédération française des travailleurs chrétiens, une controverse soulevée en France par la deuxième démocratie chrétienne, la lettre d'un groupe de prêtres ouvriers aux pères du Concile, une note d'Henri Desroches sur les rapports entre socialisme et christianisme, etc. De manière révélatrice, Marcel Rioux, dans un compte rendu de *Pour la conversion de la pensée chrétienne*, se demandait si un militant comme lui pouvait collaborer avec un croyant comme Fernand Dumont. Ayant répondu par l'affirmative, il se justifiait : « Il semble qu'avec lui, avec les prêtres-ouvriers, avec ceux qui "sont à la recherche d'une société plus rationnelle, qui ne repose plus sur des privilèges arbitraires", avec ceux qui "appellent aussi une société qui ne soit pas seulement un vaste système de division du travail, un simple moyen pour la satisfaction de leurs besoins économiques, mais une convergence de leurs intentions les plus hautes, une image de leur amitié", avec ceux-là, dis-je, les socialistes peuvent faire un bon bout de route². »

Cette proximité des luttes est éclairée avec beaucoup de justesse et de finesse par Martin Roy, dans son livre sur la revue *Maintenant*. Peu étudiée jusqu'ici, cette publication (qui parut de 1962 à 1974) fut pourtant un des principaux lieux de rassemblement de ceux et celles qui voulaient pousser

plus loin l'*aggiornamento* de l'Église catholique et contribuer, dans la foulée de cette rénovation, à l'édification d'une société québécoise plus juste et fraternelle. Bien que l'analyse menée par Roy demeure résolument interne — sans aucune mention ou presque des activités des politisés chrétiens, de l'impact de certaines publications phares (celles de Jacques Grand-Maison ou Henri de Lubac, par exemple), des débats d'actualité (Bill 60, Bill 22, Commission sur les laïcs et l'Église), des cercles périphériques (dont ceux animés par la revue de pastorale *Communauté chrétienne*, publiée par les Dominicains à partir 1963) — il réussit à nous faire entrevoir la profonde mutation que les animateurs de *Maintenant* tentent de faire subir au vieux fonds catholique canadien-français dans les trois domaines (pourrait-on dire en utilisant le vocabulaire des vertus théologales) de l'espérance, la charité et la foi. Alors que l'Église canadienne-française s'était faite connaître jusque-là pour des positions trop souvent fédéralistes (ou mollement autonomistes), anti-ouvrières (ou simplement paternalistes) et pharisiennes, ils voudront articuler un message de plus en plus résolument nationaliste, social-démocrate et personnel, dans le sillon creusé par les penseurs du renouveau catholique, et notamment par le père Marie-Dominique Chenu qui venait lors de ses passages au Québec rendre visite aux bureaux de *Maintenant*³. C'est ainsi que la revue sera la première publication catholique à soutenir la création d'un ministère québécois de l'Éducation. Cela ne faisait pas l'affaire de tout le monde et, notamment, des catholiques d'*Aujourd'hui-Québec* qui martelaient que les positions de *Maintenant* renforçaient la fronde des « ennemis de l'Église »⁴.

Dans cette note critique, j'entends procéder à une sorte de synthèse des analyses menées par Martin Roy afin de faire ressortir l'originalité de la contribution de la revue aux débats québécois de l'époque. En premier lieu, je rappelle le caractère élastique ou inclusif de la pensée de *Maintenant*, celle-ci retenant du courant personnaliste, dont elle se réclame, une volonté de dialogue tous azimuts. Il en découle des positions qui cherchent à préserver tout et son contraire, comme lorsque la défense de la rupture imposée par la souveraineté du Québec se fait dans un souci de conserver, voire cultiver l'héritage canadien-français. En deuxième lieu, je reviens sur les résistances à la revue au sein de l'ordre dominicain, résistances qui forceront l'équipe de la revue à accepter une autonomie morale et financière. Ces tensions permettent d'illustrer le phénomène plus global de la sécularisation des institutions québécoises dans les années 1960. Enfin, en dernier lieu, je reviens sur la publication des *Cahiers Maintenant*, non inclus dans le corpus de Martin Roy, afin de compléter le tableau brossé dans *La revue Maintenant (1962-1974)* et la « mise à jour » du catholicisme québécois. Dans chacune des trois parties de cette note critique, j'appuie autant que possible mon propos sur des sources non-citées par Roy, afin d'enrichir les informations et références déjà contenues dans son livre. En

conclusion, je reviens sur le passage d'un christianisme clérical à un humanisme chrétien dont *Maintenant* est à la fois le témoin actif et désespéré.

Entre héritage et projet

C'est sans doute l'une des plus grandes qualités du livre de Roy de nous faire comprendre les continuités idéologiques qui persistent sur fond des profondes ruptures encouragées par l'équipe de *Maintenant*. Il était à prévoir que des individus attachés aux coutumes religieuses, à la pensée sociale chrétienne et à l'institution ecclésiale produisent un discours qui ménage le respect du passé et la nécessité du changement, l'héritage et le projet, l'origine et le dépassement, le lieu et l'horizon, l'incarnation et la transcendance, la culture première et la culture seconde, enfin toutes les oppositions de ce type qui n'en finissent pas de hanter comme un leitmotiv les intellectuels qui gravitent autour de *Maintenant*. À cet égard, le titre de l'ouvrage de Roy, *Une réforme dans la fidélité*, est particulièrement bien choisi. Il indique le sens d'une recherche qui finira par être trop souvent caractérisée par un flou conceptuel et des approximations qui donnaient aux propos de la revue des allures de généreuses guimauves. Les rares fois où ses artisans furent sommés de choisir, comme lors du débat autour de l'utilisation de la pilule, cela finit par des heurts et des déchirements, chacun se faisant en bout de course une raison à soi. Pour le reste, on n'hésitait pas à laisser filer une équivoque camouflée en volonté d'ouverture et de dialogue.

On retrouve une telle ambivalence dans le traitement que la revue réserve à la question nationale. Martin Roy affirme que l'adhésion claire de la revue à l'indépendantisme ne se fit qu'en 1967, mais il faut tout de même rappeler que, déjà en 1962, le père Bradet disait du séparatisme que «l'idée m'est sympathique et m'apparaît bienfaisante⁵». C'est donc dès la fondation de *Maintenant* que l'idée de la souveraineté du Québec reçut un accueil favorable, sans que cela n'engage une prise de position ferme avant le départ de René Lévesque du Parti libéral. Il est significatif que, plus tard, les réunions de fondation du Mouvement Souveraineté-Association aient eu lieu au sous-sol du monastère dominicain Saint-Albert-le-Grand, sur la Côte Sainte-Catherine, là même où *Maintenant* avait ses locaux. Les articles de la revue soulignaient la probité, l'ancrage populaire, la force tranquille du Parti québécois. À la veille des élections provinciales, l'éditorial d'octobre 1973 soutenait : «Les partis investis d'une mission sont rares; il s'en trouve à peu près un par siècle. Nous avons de la chance : le PQ dans le chaos actuel, en est un⁶». Des entrevues avec Jacques-Yvan Morin (par Gérard Godin), Gaston Morin et André Major faisaient l'éloge du nouveau parti souverainiste. C'était prêcher à des convertis. Selon un sondage interne, 90 % des lecteurs auraient appuyé

le PQ... Parmi les collaborateurs réguliers de la revue se distinguaient des hommes qui s'illustreront durant le premier mandat du Parti québécois, dont Fernand Dumont⁷, Jacques-Yvan Morin, Gérald Godin, Guy Rocher et Louis O'Neill.

Les intellectuels de *Maintenant*, méfiants de l'idéologie clérico-nationaliste, s'insurgeaient contre toute tentative de récupération religieuse du nationalisme québécois et préféraient souvent justifier leur adhésion à ce mouvement en invoquant les liens indissociables entre socialisme et nationalisme au Québec⁸. Martin Roy a toutefois raison de discerner des relents d'un nationalisme plus traditionaliste dans les pages de *Maintenant*. L'on dénonçait avec émotion la disparition rapide du monde canadien-français, emporté par une révolution technocratique qui dissolvait les traditions d'autrefois. Fernand Dumont s'inquiétait qu'à force de rêver d'avenir, le Québec ait « trop émigré dans le futur » et « creusé, par avance, le vide où nous nous trouvons⁹ ». Il suggérait de revenir à un certain communautarisme. « Que chante donc Vigneault, demandait-il, sinon un monde disparu ? Les bateaux qui ne partent plus, le facteur qui courait jusqu'à Blanc-Sablon... Et Léveillé, Butler, Dor, tant d'autres ? Quel sens peut avoir pour nous ce recours à un monde qui n'est plus le nôtre ? Nous sentons bien que ce passé a valeur d'avenir, que de le reporter en avant suscite d'autres images que celles, toutes plates, d'un progrès suivant la logique de la révolution tranquille¹⁰ ». Lui répondant, Hélène Pelletier-Baillargeon écrivait : « Ce ne sera pas dans l'abstraction désincarnée des équations mathématiques des technocrates que nous puiserons les forces nécessaires pour mener à bien ce projet qui nous fait vivre dans une commune espérance. Mais bien dans la pure passion de nos cœurs et de nos ventres de Québécoises, héritières des douces ménagères de Saint-Eustache et de Saint-Benoît des Deux-Montagnes¹¹ ». Jacques Grand-Maison s'intéressait à la pensée et aux luttes de son cousin Édouard, propriétaire d'une terre dans le rang Sainte-Marie, près de Sainte-Scholastique¹². Quant à Réjean Beaudoin, il imaginait un banlieusard québécois plus ou moins typique qui, ayant vécu les récents changements provoqués par la Révolution tranquille, aurait ressenti comme un vide existentiel et aurait eu envie de se retrouver.

Il lui arrive d'éprouver une sorte d'émotion, une tristesse insondable, quand il fait par exemple la rencontre imprévue, comme d'un morceau oublié de sa conscience, d'un élément négligé de son imaginaire collectif : c'est un air de violon ressuscité par l'âme immémoriale de Ti-Jean Carignan, c'est la rengaine des chants et des livres du terroir, ce sont les mots usés d'un vieillard entêté à nous redire l'art de la gigue et du coup de fusil. C'est alors qu'il lui arrive de penser que sa maison et sa vie ne ressemblent en rien en quoi il puisse se reconnaître [...]. Cet homme n'est pas de ceux qui se révoltent, mais on dit de lui qu'il se souvient¹³.

Le progressisme manifeste de *Maintenant* ne devrait pas cacher, par conséquent, un certain conservatisme qui ira en s'accroissant : définition de la nation québécoise en termes essentialistes, insistance sur le passé, volonté d'incarnation dans un terreau social plus authentique, actualisation de la mission providentielle des Canadiens français dans une souveraineté qui devait donner « l'exemple d'une vie collective basée sur une conception chrétienne de l'homme et du monde¹⁴ », appel à une « âme collective ». Au fur et à mesure où l'idéologie de la modernisation et de la technocratisation s'affirmait et que la rationalisation rapide de la société écartait les questions morales et spirituelles, une crainte des effets pervers du progrès gagnait l'équipe éditoriale. Il est ainsi possible d'avancer que, peu perceptible au départ, le nationalisme prôné par les collaborateurs de la revue se situera de plus en plus explicitement au tournant des années 1970 à l'intérieur du cadre mis en scène dans *Pour la suite du monde* (1963), de Pierre Perrault, à savoir une tentative désespérée de récupérer la « voix des morts » afin de l'entendre résonner dans le présent urbanisé et industriel contemporain¹⁵. Cette double fidélité au passé et l'avenir était lourde de contradictions mais donnait en même temps une portée très large et populaire au discours de *Maintenant*, qui semblait dans son ambivalence vouloir satisfaire un peu tout le monde : des bourgeois qui s'apitoyaient sur le sort de la classe ouvrière, des chrétiens qui tendaient la main aux marxistes, des technocrates qui rêvaient du bon vieux temps à l'Île-aux-Coudres, des laïcs émancipés qui s'identifiaient toujours à l'institution ecclésiale, des souverainistes qui croyaient au fédéralisme, des démocrates qui n'en finissaient pas d'entretenir une nostalgie de l'unité nationale...

Un programme parsemé d'embûches

L'origine de la revue explique déjà une bonne partie de sa philosophie. Née en janvier 1962, à la veille de l'ouverture du Concile Vatican II, elle prenait la relève de la *Revue dominicaine* qui s'était éteinte trois mois plus tôt. Se présentant initialement comme une « revue mensuelle de la culture et d'actualité chrétiennes », puis, à partir de 1963, comme une « revue chrétienne d'opinion sur l'actualité », elle devait coller aux événements afin de proposer une interprétation chrétienne des bouleversements qui affectaient l'Église et la société québécoise. Le fait qu'elle ait été lancée sous l'impulsion des dominicains n'est pas sans importance : cet ordre se tenait depuis longtemps aux premières loges des réformes dans les domaines politiques, sociaux et ecclésiaux, comme l'indiquent les combats menés par les pères Marcel-Marie Desmarais, Georges-Henri Lévesque, Benoît Lacroix et Ceslas Forest¹⁶. Premier directeur de *Maintenant*, le père Henri Bradet s'était fait donner au départ « carte blanche » par ses supérieurs. Encore une fois, il ne s'agissait cependant pas de tout chambouler. L'équipe

éditoriale avait justement choisi comme nom du périodique *Maintenant* parce qu'il évoquait dans un même mot une volonté de se mesurer aux temps présents et de maintenir vivantes les « vraies valeurs ». Ce qui n'allait pas sans mal, comme nous l'apprend la crise qui mena au départ forcé en 1965 du père Bradet (il sera remplacé par le père Vincent Harvey¹⁷) quand, fort probablement, un article sur la contraception provoqua à Rome l'ire du général des dominicains, le père Aniceto Fernandez.

La raison pour laquelle les laïcs chrétiens tenaient tant à une revue soutenue par un ordre religieux, sans lui être inféodée, c'est que, selon eux, le prestige des prêtres demeurait encore très important au Québec, et qu'une frange significative des catholiques canadiens-français n'était pas en mesure de s'affranchir par elle-même de la tutelle cléricale. Il fallait par conséquent que les prêtres aident à la décléralisation des institutions et des esprits, pour le plus grand bénéfice de l'Église et de la foi catholiques au pays. « Jadis, croyions-nous, les clercs avaient abusivement ficelé les consciences de leur autorité et de leur prestige. Il était normal qu'ils les aident aujourd'hui par leur compétence à restaurer leur vraie liberté chrétienne. Mais la décléralisation profonde des esprits ne semblait pas encore chose faite : soutenues par une revue laïque, bien des positions de *Maintenant* auraient été, hier encore, condamnées sans appel dans le public¹⁸ ». *Maintenant* devait donc être une publication de transition qui, « en tant » que périodique chrétien, selon la distinction bien connue de Martin, devait aider les croyants à penser désormais « en » chrétiens.

La fin d'une illusoire unanimité religieuse et la reconnaissance d'une inévitable laïcisation des institutions publiques (hôpitaux et écoles, principalement) étaient vécues comme une chance de renouveler la foi et de rendre plus authentique la spiritualité des Québécois. Il fallait opposer à une Église légaliste, ritualiste et routinière une Église ouverte aux interrogations et aux doutes. Incidemment, cette ouverture devait aussi mener les chrétiens à être attentifs aux signes des temps et à ne plus refuser d'adapter le message évangélique aux réalités nouvelles. « À l'idée intégriste d'un chrétien déterminé à croire par la vie sociale, c'est-à-dire conformiste, il faut substituer le projet d'un chrétien agissant démocratiquement et positivement sur l'organisation sociale dans un sens favorable à sa foi¹⁹ ». La liquidation du régime de chrétien passait par une critique souvent assez féroce de tout ce qui paraissait entraver l'éclosion d'une spiritualité personnelle. À la fin du chapitre 5, Martin Roy évoque l'hypothèse qu'un tel discours corrosif ait « volontairement œuvré à un retrait et à un désengagement institutionnel qui a peut-être précipité la marginalisation de l'Église et de la foi » ; mais, à cette époque, comme il ne semblait pas possible que la majorité québécoise puisse vivre sans Dieu pas plus que la collectivité catholique ne renie totalement son passé religieux, le cœur des chrétiens de gauche était à l'optimisme. La purge se voulait

salutaire. «On était heureux, confie le père Laurent Dupont. C'étaient les belles années²⁰».

Si l'instillation de valeurs chrétiennes, sinon humanistes, au sein d'institutions laïques et pluralistes remplaçaient l'ancienne nostalgie de la chrétienté ayant naguère habité le clergé canadien-français, Martin Roy a raison d'insister sur la permanence d'un intégralisme religieux chez les artisans de *Maintenant*. Ceux-ci n'acceptaient pas de diviser le monde en deux sphères étanches, religieuse et profane. Ils se disaient socialistes *parce qu'ils étaient* chrétiens, cherchant toujours dans l'enseignement évangélique des motifs d'engagement partisan. Résumant cette approche globale, André Charbonneau affirmait: «Pour l'équipe de direction, l'éditorial "Nous voterons N.P.D." est tout aussi inspiré par des valeurs chrétiennes que les prises de position concernant *Humanae Vitae* ou l'avortement²¹». Sur ce point, les collaborateurs de *Maintenant* se distinguaient au Québec par un intégralisme qui s'opposait à une action périphérique des chrétiens ou une acceptation «à la pièce» du catholicisme, tout en cherchant divers moyens de «transiger» avec le monde moderne²². De là une oscillation de la revue entre deux tendances clairement dégagées par Martin Roy: le refus d'embrigader la foi dans un parti, et le refus de vivre les vérités de l'Évangile en dehors des débats du siècle. «Au total, encore une fois, la revue semblait écartelée entre deux contraires, la profanité du politique d'une part et la nécessaire présence agissante des valeurs évangéliques au sein de cette sphère d'autre part²³.» En s'opposant à une foi repliée dans le soliloque de l'intime ou réfugiée dans les absolus de l'ultime, *Maintenant* cherchait non sans difficultés les formes d'une présence.

À l'évidence, un tel programme n'était pas sans être parsemé d'embûches. La revue, dirigée par un père dominicain et soutenue financièrement par l'ordre, était souvent prise pour le porte-parole officiel des dominicains. Cela n'était pas le cas et ce, d'autant plus qu'elle n'hésitait pas à s'écarter du témoignage religieux pour plonger dans des débats d'actualité politiques. Une enquête menée en 1968 par Jean-Paul Montminy auprès des pères dominicains révélait que si les lecteurs plus jeunes de la revue en partageaient généralement les opinions, les lecteurs âgés de 35 ans et plus n'y souscrivaient guère²⁴. Plus de la moitié des pères était rarement ou jamais d'accord avec l'orientation de la revue et considérait son utilité apostolique douteuse ou nulle. «Je suis pris en sandwich, s'exclamait le père Harvey. Il y a les plus jeunes générations qui me disent: "Tu ne vas pas assez loin". Et il y a les générations plus âgées qui me disent: "Tu vas trop loin." Alors, vous voyez, je suis un peu comme un *punching bag*. Je reçois des coups de tous les côtés²⁵.» Sans doute habitué au langage plus feutré et plus théologique de la défunte *Revue Dominicaine*, l'un des pères sondés par Montminy déclarait: «*Maintenant* vire à la politique et elle perd ainsi sa vocation de pointe doctrinale²⁶». Ce qui n'en-

courageait pas non plus l'ordre des dominicains à continuer à soutenir la revue, c'est qu'elle était déficitaire, perdant selon les années de 7 500 \$ à 15 000 \$. Plus de la moitié des pères sondés par Montminy jugeait que la communauté faisait trop financièrement pour *Maintenant*²⁷. En décembre 1968, il fallut pour la direction de la revue se résoudre à accepter l'autonomie institutionnelle.

Pendant quatre années, Pierre Péladeau offrit généreusement de renflouer les coffres de *Maintenant*, à la condition que la revue fût imprimée à son imprimerie. À l'annonce de la fin du soutien financier de Québecor, en décembre 1974, *Maintenant* était placé dans l'obligation de se trouver un autre partenaire. *Le Jour* lui tendait alors, par le biais d'un supplément, « une perche fort opportune au moment où l'inflation avait brusquement raison des petites publications à budgets modiques²⁸ ». Le fait de retrouver le nouveau format de *Maintenant* encarté dans les pages du *Jour* n'avait rien pour surprendre²⁹. Lancé en février 1974, ce quotidien se voulait « indépendantiste, social-démocrate, national et libre », mais relevait en fait de la direction du Parti québécois. Or *Maintenant* avait depuis longtemps affiché ses couleurs et attaches partisans. Comme si ce n'était pas assez, Yves Michaud, le directeur du nouveau quotidien, était un ami personnel d'Hélène Pelletier-Baillargeon³⁰.

Maintenant illustre ainsi, dans son parcours même, la déconfessionnalisation de la société québécoise à laquelle elle tente pourtant de résister à sa manière : parrainée à sa fondation par un ordre religieux, elle est par la suite subventionnée par « l'empire Péladeau », ce dernier acceptant d'en devenir le mécène ; dirigée par un ancien curé de paroisse, elle aboutit dans les mains d'une femme laïque, Hélène Pelletier-Baillargeon ; enfant de la *Revue dominicaine*, elle finit publiée dans *Le Jour*. Le lectorat avait lui aussi changé : deux sondages réalisés en 1969 et 1973 brossent le portrait de répondants plutôt masculins, âgés de moins de 40 ans, très scolarisés et travaillant majoritairement dans le secteur public et parapublic, c'est-à-dire d'individus appartenant à la nouvelle petite bourgeoisie issue de la Révolution tranquille³¹. Les thèmes abordés dans ses pages avaient évolué en conséquence. On sent une politisation croissante de la revue, les thèmes à caractère social étant de plus en plus explorés aux dépens des thèmes religieux. Le vent de changement qui souffle sur l'Église de Vatican II³², concile qui se termine en décembre 1965, ainsi que les espoirs soulevés par une Révolution tranquille qui bat son plein ne sont pas étrangers à cette évolution³³.

Martin Roy n'a pas cru opportun de parler des changements que subissent d'autres revues catholiques contemporaines de *Maintenant*. Ils sont pourtant riches d'enseignements pour qui veut comprendre l'environnement général dans lequel les publications baignent à l'heure de la Révolution tranquille. Nous nous contenterons de donner deux exemples.

Publié sous la responsabilité des aumôniers nationaux et diocésains de la J.O.C. et de la L.O.C., le *Bulletin des aumôniers des mouvements spécialisés d'Action catholique* (1942-1947) a été remplacé par *L'Action catholique ouvrière* (1951-1957), qui est elle-même devenue *Prêtre d'aujourd'hui* (1958-1966), puis *Prêtres et laïcs* (1967-1973) avant de prendre le titre de *Vie ouvrière* (1974-1978), laquelle se disait « au service des militants chrétiens du monde ouvrier ». Ces changements de titres indiquent bien un glissement vers l'engagement politique et la laïcisation.

Le sort de *Ma Paroisse* illustre encore mieux la sécularisation des médias de masse qui s'accélère dans les années 1960. Fondé en 1909 à Montréal³⁴, ce bulletin paroissial dirigé par les jésuites et contrôlé par la Maison Bellarmin change de nom pour *Actualité* en janvier 1960 et subit une profonde cure de rajeunissement afin de mieux rivaliser avec les magazines populaires nord-américains qui livrent une chaude compétition aux revues religieuses mais cela n'empêche pas les difficultés financières de s'accumuler. En mars 1967, devant les investissements colossaux exigés par son maintien à flot, les jésuites, quoi qu'ils conservent la responsabilité de l'éditorial, vendent à des laïcs la moitié de leur part dans l'entreprise, qui prend le nom d'*Actualité Magazine inc.* L'année suivante, avec la mort de leur principal partenaire, Alexandre de Sève, la Maison Bellarmin se départit pour de bon de la revue, qui devient la propriété des frères Gérard et Clermont Veilleux³⁵. En septembre 1976, incapable de survivre dans le marché des revues, *Actualité* fusionne avec le *Mclean* du géant des communications Maclean-Hunter. *L'Actualité* tel que nous le connaissons est né.

L'optimisme de 1975

Les entrevues réalisées avec Hélène Pelletier-Baillargeon ont sans doute aidé l'auteur à bien replacer les écrits de *Maintenant* dans leur contexte³⁷. Le père Laurent Dupont, témoin privilégié des défis auxquels la revue a dû faire face dans les cinq dernières années de son existence, confirme le portrait général brossé dans *La revue Maintenant (1962-1974) et la « mise à jour » du catholicisme québécois*³⁸. Il est quand même curieux que Martin Roy ait décidé d'écarter de son corpus les trois *Cahiers Maintenant* publiés dans le journal *Le Jour* en 1975. Quoi qu'il en dise, il n'y a dans ce choix aucune « évidence »³⁹. L'étude de la dernière année de la revue, en 1974, a inspiré un excellent article de Jonathan Livernois, étude qui permet de mieux cerner le climat dans lequel baignent alors les artisans de la revue. Le même genre d'analyse aurait pu, et jusqu'à un certain point aurait dû être mené pour les *Cahiers Maintenant* afin de vérifier les constantes et les inflexions de la pensée de *Maintenant* à la veille de la dissolution définitive de l'équipe. Car loin de s'accompagner d'un remaniement du personnel, le

changement de format et le lancement d'une nouvelle série de *Maintenant* avaient permis de réunir à nouveau des plumes familières, celles de Michèle Lalonde, Fernand Dumont, Hélène Pelletier-Baillargeon, Pierre Vadeboncœur, Jacques Grand-Maison, Louis O'Neill, Jean-Yves Roy et Daniel Pinard. Le père Laurent Dupont, dominicain, secrétaire à la rédaction depuis 1969, était même reporté dans ses fonctions⁴⁰.

En 1975, on assiste à un regain de vie de la revue alors que son projet même semble condamné. Une année auparavant, la situation paraissait pourtant sombre. Confirmant le jugement de Martin Roy, qui affirme qu'un « certain catastrophisme quant au sort et à l'avenir de la nation prévaut dans les colonnes de la revue durant la décennie 1970 », Jonathan Livernois décrit comment les événements politiques (le laminage de la députation du Parti québécois en 1973, la réaction gouvernementale au Front commun de 1972) mais aussi, faudrait-il ajouter, économiques (premier choc pétrolier, inflation) avaient fini par user les volontés des réformistes regroupés autour de *Maintenant*. Fernand Dumont parlait de « l'automne de la Révolution tranquille », se laissant quelque peu gagner par la morosité et le désarroi⁴¹. À l'été 1974, après « vingt ans de velléités, de commencements, de révolutions qui s'annonçaient naïvement comme totales », Pierre Vadeboncœur avouait trouver au contexte général « un goût amer⁴² ». Loin d'être spécifique à la revue, cette impression d'un blocage politique était répandue parmi l'intelligentsia québécoise. Michel Leclerc pouvait écrire en juillet 1975 que la Révolution tranquille n'avait, au fond, rien changé⁴³.

Cependant, sur ce point, il semble possible de tracer une certaine frontière entre l'esprit des collaborateurs de *Maintenant* en 1974 et 1975. À la veille de la cessation de parution de la revue, la désillusion et l'essoufflement semblaient remplacés par une vigueur nouvelle. Parlant au nom du groupe, Pierre Vadeboncœur l'affirmait lui-même : la revue avait voulu se sortir d'une « crise de l'espoir » qui menaçait de conduire à la paralysie et l'impuissance :

Soudain, à *Maintenant*, elle [la phase de déprime collective] nous est apparue comme un phénomène isolable et qu'il était important de désigner. C'était à un moment où des motifs d'angoisse relatifs à la culture nationale et à la culture humaine cherchaient encore à s'exprimer parmi nous. Il n'y avait pas nécessairement lieu de ne pas en faire une fois de plus l'examen, bien sûr, sauf qu'il y a, dans la psychologie des hommes et des nations, de la place pour le refus de la morbidité et pour une affirmation du caractère. Nous nous sommes tout à coup rendu compte que nous en avions par-dessus la tête de ces sombres exercices-là⁴⁴.

Ce qu'il fallait, c'était se sortir rapidement de ce « merdier ». Soudain, pour qui voulait bien chercher les signes annonciateurs de changement, le ciel semblait s'éclaircir. Vadeboncœur voyait poindre le jour où allaient éclater

les artifices politiques, remplacés par un nationalisme vigoureux et indéracinable⁴⁵. Si Dumont avait pu évoquer un an plus tôt le « printemps de la Révolution tranquille », Louis O'Neill se fendait pour sa part d'un article intitulé « Les signes du printemps⁴⁶ ». À son dire, les scandales qui défrayaient alors la chronique provinciale auraient révélé les craquements d'une époque qui s'achève. Jacques Grand-Maison débusquait derrière les échecs de la révolte les ruses populaires qui permettaient d'espérer des jours meilleurs⁴⁷. L'image qui illustrait le troisième cahier était d'ailleurs un soleil, rayonnant de tous ses feux, qui se levait à l'horizon, avec pour toute légende ces deux mots : l'indépendance/bientôt!

Pourtant, la mort de la revue est là pour nous rappeler que les espoirs de renouveau de l'équipe éditoriale étaient illusoire. Le projet d'orienter chrétiennement le développement de la société québécoise paraissait de plus en plus évanescant. Il devenait difficile de reconnaître dans les articles publiés par *Maintenant* des arguments sociopolitiques spécifiquement catholiques, ou même chrétiens. Sans que soit oublié l'idéal socialiste, la question nationale occupait désormais la meilleure part des réflexions des auteurs, comme l'illustrent les titres des trois derniers numéros : *Le goût d'en sortir*, *Un peuple, nous ?*, *L'indépendance : bientôt !* En 1975, *Maintenant* semble ainsi faire le deuil définitif d'une imbrication du politique et du religieux. Jamais les collaborateurs de la revue n'avaient cru possible de faire découler un programme spécifique de la lecture de l'Évangile. En ce sens, la Bible n'était pour eux ni de droite, ni de gauche. Il aurait été encore plus difficile pour eux d'arguer que le Christ aurait été en faveur d'un Québec souverain, car si l'option préférentielle pour les pauvres peut à la limite se défendre en termes évangéliques, l'option préférentielle pour la langue française ou la nation québécoise ne le peut guère⁴⁸. Il leur fallut donc reconnaître, certes à regret, que la foi ne pouvait servir d'invitation pour un clan ou pour l'autre, et qu'elle n'avait en définitive que peu à dire (en dehors de valeurs aussi généreuses que générales) à ceux et celles qui cherchaient à orienter le devenir politique québécois. Le titre de l'article de l'abbé Louis O'Neill, dans le dernier *Cahier*, est à cet égard révélateur : « La foi, pour quoi faire ? »

Au même moment, la réaction ecclésiale qui, après l'*aggiornamento* de Vatican II, cabrait l'Église sur des positions conservatrices n'étaient pas sans miner la crédibilité de ceux et celles qui prétendaient que le catholicisme était du côté du socialisme et de l'indépendantisme. Comme le raconte Martin Roy dans son chapitre 10, le débat sur la contraception vint briser les illusions de ceux qui avaient espéré que l'Église catholique pourrait non seulement accepter les avancées morales modernes (et définir, dans ce cas-ci, la finalité du couple à partir de l'amour que se doivent les conjoints, et non la simple procréation) mais aussi procéder dans ses ré-

flexions et ses décisions de manière collégiale et dialogique, au lieu de marteler les dogmes *ex cathedra*⁴⁹. L'impression d'un désaveu, par les évêques, des conclusions de la Commission sur les laïcs et l'Église (plus connue sous le nom de Commission Dumont) renforcera cette idée d'une institution ecclésiale foncièrement rétrograde. En 1975, maints chrétiens de gauche se sentaient trop à l'étroit dans l'Église et cherchaient à en sortir (en laissant tomber l'habit, en n'allant plus à la messe, en fréquentant des communautés de base qui n'étaient plus solidaires de la hiérarchie). Entre autres, les pères Yves Gosselin, Paul Doucet et Jean Proulx, tous actifs à un moment ou à un autre à *Maintenant* comme secrétaires à la rédaction ou administrateurs, décidèrent de défroquer. Jacques Grand-Maison appelait ces désertions des départs «évangéliques», certains religieux engagés dans l'action sociale décidant de quitter une institution trop rigide et conservatrice. Pour les autres, il fallait arriver à conjuguer leur confiance dans l'institution et sa critique incessante. Peu s'en sentaient la force ou s'en trouvaient simplement capables.

Le passage d'un christianisme clérical à un humanisme chrétien

En incarnant une sorte de démocratie chrétienne québécoise sans le nom, sur le modèle de ce qui existait au même moment en Europe, *Maintenant* a réussi à constituer un forum d'idées pour une large frange de la gauche indépendantiste. De ce point de vue, son rôle est loin d'être négligeable, comme nous l'apprend l'engagement politique de certains de ses plus proches collaborateurs à titre de ministres ou d'intellectuels organiques du premier gouvernement péquiste. D'un autre côté, il est évident qu'aucune des grandes réformes de la Révolution tranquille n'a un caractère catholique, que ni SIDBEC, ni SOQUEM, ni la Caisse de dépôts et de placement, ni le Conseil économique du Québec, ni Hydro-Québec, ni l'assurance-maladie, ni les boîtes à chansons, ni la mini-jupe, ni la télévision, ni Expo 67, ni rien de rien des bouleversements des années 1960 ne peut être associé positivement à une initiative de l'Église. On pourrait dresser un parallèle avec le microsillon du Père Tremblay et les Nouveaux Alléluias, lancé en 1966, sur la pochette duquel on pouvait voir le père tenir fièrement dans ses mains une guitare avec, derrière lui, son band de séminaristes qui «jammaient» un bon «riff». À l'endos, on affirmait que si Jésus revenait aujourd'hui, il prêcherait l'Évangile au son du rock and roll⁵⁰. Il aurait été difficile, écoutant les «tounes» du bon père, d'imaginer que ses messes à gogo étaient en train de transformer le Québec, ou encore que le chanteur avait une place, même petite, à côté d'Elvis Presley. Le père Tremblay ne faisait pas partie de la trame fondamentale de la Révolution tranquille : au contraire, il trahissait, dans sa naïveté même, à quel point la Révolution tranquille se faisait sans lui.

L'ouvrage de Martin Roy nous offre ainsi la chance de considérer le chemin parcouru par les croyants de gauche du début des années 1960 au milieu des années 1970 et d'observer par une autre lorgnette la sécularisation du débat public québécois⁵¹. Ce n'est pas, comme le note Denis Pelletier pour la France, « la religion qui s'efface [...] mais une configuration du catholicisme qui s'épuise⁵² ». *Maintenant* avait voulu donner une empreinte catholique, voire dominicaine à la Révolution tranquille, en tâchant d'apporter l'éclairage de l'Évangile à un monde en reconstruction. Une telle ambition était grosse d'ambivalences et d'ambiguïtés. Déjà, en 1969, un père résumait le tiraillement vécu par la revue. « D'un côté, la politisation, et, de l'autre, la pastoralisation. Est-il possible de définir un champ d'action suffisant et utile entre les deux ? Je commence à me le demander. Il semble que, concrètement, on va d'un côté ou de l'autre⁵³. »

La fin de *Maintenant* ne met pas pour autant un terme à cette recherche, bien que la revue ait été coulée par les problèmes financiers⁵⁴ autant que par la disparition de son lectorat. On sait que le déclin des publications religieuses devance de quinze ans la Révolution tranquille, puisque, dès 1945, le tirage des périodiques religieux (*Annales de Sainte-Anne*, etc.) plonge de 0,5 pour 100 000 habitants en 1945 (après s'être maintenu à ce plateau pendant cinquante ans) à 0,1 pour 100 000 habitants en 1960. Pendant ce temps, le tirage des journaux de masse (*La Presse*, *Le Soleil*, etc.) fait un saut prodigieux de 200 %⁵⁵. Dans ce nouvel environnement, *Maintenant* avait du mal à trouver sa place. La prudence de la revue *Relations*, qui a préféré accompagner à son rythme l'ordre des jésuites et qui a su de ce fait se gagner leur constant soutien financier⁵⁶, fut plus sage du point de vue de la continuation de la publication, tout en permettant d'aboutir à peu près au même point que *Maintenant* 40 ans plus tard. Mais qui, en 1975, avait la patience d'attendre aussi longtemps ?

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Je tiens à remercier Guy Laperrière, lecteur exceptionnel, pour ses nombreuses suggestions sur une version préliminaire de ce texte.
2. Marcel Rioux, « Compte rendu de *Pour la conversion de la pensée chrétienne* », *Socialisme* 65, no. 5, printemps 1965, p. 129.
3. Hélène Pelletier-Baillargeon, « Assumer pleinement son statut de "dissident" », dans Marco Veilleux (dir.), *Transmettre le flambeau. Conversation entre les générations dans l'Église*, Montréal, Fides, 2008, p. 41. Sur Chenu, lire Christophe Potworowski, « La présence de M.-D. Chenu au Canada », dans Gilles Routhier (dir.), *Vatican II au Canada : enracinement et réception*, Montréal, Fides, 2001 p. 41-52. Sur l'influence personnaliste au Québec, lire E.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren, *Sortir de la « Grande noirceur ». L'horizon « personnaliste » de la Révolution tranquille*, Sainte-Foy, Septentrion, 2002. Michael Gauvreau, *The Catholic Origins of Quebec's Quiet Revolution, 1931- 1970*, Montreal/ Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005.

4. Serge Gagnon, « *Aujourd'hui-Québec*, février-décembre 1965 », dans Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montmigny (dir.), *Idéologies au Canada français, 1940-1976*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1981, p. 287-313. Xavier Gélinas, *La droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 427-428.
5. Henri-Marie Bradet, « Témoignage », *Liberté*, vol. 4, no. 21, 1962, p. 167.
6. L'équipe de *Maintenant*, « Il s'agit de notre propre pouvoir », *Maintenant*, no. 129, octobre 1973, p. 7.
7. Sur la participation de Dumont à *Maintenant*, lire les pages 168 à 171 et 183 à 185 de *Récit d'une émigration* (Montréal, Boréal, 1997), ainsi que Hélène Pelletier-Baillargeon, « L'artisan du texte », Simon Langlois et Yves Martin (dir.), *L'horizon de la culture. Hommage à Fernand Dumont*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1995, p. 521-523.
8. « Il nous est apparu [...] que la souveraineté n'était qu'un instrument qui nous permettrait d'aménager une société plus juste dans laquelle existerait une meilleure répartition des biens et du pouvoir », Vincent Harvey, « 100^e numéro de *Maintenant* », *Maintenant*, vol. 9, no. 100, novembre 1970, p. 280. E.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren, « De la question sociale à la question nationale », *Recherches sociographiques*, vol. XXXIX, no. 2-3, mai-décembre 1998, p. 291-316.
9. Fernand Dumont, « D'une révolution à une autre », *Maintenant*, Cahier 1, avril 1975, p. 6.
10. Fernand Dumont, « L'âge du déracinement », *Maintenant*, no. 141, décembre 1974, p. 8.
11. Hélène Pelletier-Baillargeon, « Libérées, elles nous libéreront », *Maintenant*, no. 140, novembre 1974, p. 5.
12. Jacques Grand-Maison, « Trois indépendances », *Maintenant*, Cahier 3, décembre 1975, p. 14.
13. Réjean Beaudoin, « Rêver pour l'indépendance », *Maintenant*, Cahier 3, décembre 1975, p. 17.
14. Vincent Harvey, « Agir ici et maintenant », *Maintenant*, vol. II, no. 120-121, décembre 1972, p. 36.
15. Michèle Lalonde confiait avoir pris vers la fin ses distances avec la revue car celle-ci s'intéressait trop à la dimension culturelle de la question politique. Émission « Femme d'aujourd'hui », Radio-Canada, 10 février 1978, Centre d'archives Gaston-Miron, Université de Montréal.
16. Jean-Philippe Warren, *L'Engagement sociologique. La tradition sociologique du Québec francophone (1886-1955)*, Montréal, Boréal, 2003. Jean-Philippe Warren, « Une révolution néo-thomiste chez les dominicains », dans Serge Gauthier et Christian Harvey (dir.), *Vincent Harvey (1923-1972). Un pays dans le ventre*, La Malbaie, Les Éditions Charlevoix, p. 43-57. Dominique Marquis, « La Revue dominicaine, 1915-1961 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 62, no. 3-4, 2009, p. 407-427. Jean Hamelin, *Histoire du catholicisme québécois. Le XX^e siècle*, vol. 2, de 1940 à nos jours, Montréal, Boréal, 1984.
17. Visionner les émissions de Radio-Canada « Présent », 27 novembre 1968; « 5-D », 1 décembre 1968; « France-Culture », 19 janvier 1969; « 5-D », Radio-Canada, 6 décembre 1970; conservées au Centre d'archives Gaston-Miron.

18. Hélène Pelletier-Baillargeon et Pierre Saucier, « Le couple clercs-laïcs », *Maintenant*, vol. 4, no. 45-48, automne 1965, p. 276.
19. Maurice Bouchard, « Conformisme religieux », *Maintenant*, vol. 3, no. 35, novembre 1964, p. 332.
20. Entrevue réalisée par Jean-Philippe Warren au couvent Saint-Albert-le-Grand des dominicains, à Montréal, le 31 juillet 2012.
21. André Charbonneau, « Résultat de notre enquête. Trois groupes d'âge, une famille d'esprit », *Maintenant*, vol. 8, no. 88, août-septembre 1969, p. 204-205.
22. Étienne Fouilloux, « Du catholicisme selon Émile Poulat », dans Valentine ZUBER (dir.), *Un objet de science, le catholicisme. Réflexions autour de l'œuvre d'Émile Poulat*, Paris, Bayard, 2001, p. 246-254.
23. Martin Roy, *La revue Maintenant (1962-1974) et la « mise à jour » du catholicisme québécois*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, p. 159.
24. Jean-Paul Montmigny, *Enquête sociologique sur les Dominicains*, vol. 1, Montréal, [s.é.], 1968, p. 123.
25. Père Vincent Harvey, interviewé par Lise Payette l'émission « Place aux femmes », Radio-Canada, 3 octobre 1967, Centre d'archives Gaston-Miron.
26. Sur cette question, lire Pierre Pagé, « Actualité et liberté de parole dans les revues catholiques : quelques jalons, 1940-1975 », *Études d'histoire religieuse*, vol. 76, 2010, p. 93-109.
27. Jean-Paul Montmigny, *Enquête sociologique sur les Dominicains*, p. 129.
28. Hélène Pelletier-Baillargeon, « En guise de présentation », *Maintenant*, cahier 1, avril 1975, p. 3.
29. Hélène Pelletier-Baillargeon, « La revue disparaît, l'équipe reste », *Maintenant*, no. 141, décembre 1974, p. 3-4. Nonobstant la question de l'option constitutionnelle, *Le Devoir* n'aurait pu accueillir la nouvelle série de *Maintenant*. Dans un numéro spécial de février 1974, l'équipe de *Maintenant* s'était raillé des positions mi chair, mi poisson du quotidien fondé par Henri Bourassa et avait ridiculisé son directeur, Claude Ryan.
30. Sur l'engagement de Pelletier-Baillargeon à la revue, écouter ses interventions dans les émissions « Trajets et recherche », Radio-Canada, 29 avril 1988, Centre d'archives Gaston-Miron. « Rencontres », Radio-Canada, 3 février 1974, Centre d'archives Gaston-Miron.
31. André Charbonneau, « Résultat de notre enquête (1). Lecteurs, qui êtes-vous ? », *Maintenant*, vol. 8, no. 85, avril 1969, p. 121-124. André Charbonneau, « Résultat de notre enquête (2). Quand la diversité fait l'unité », *Maintenant*, vol. 8, no. 88, août-septembre 1969, p. 189-191. André Charbonneau, « Résultat de notre enquête (3). Trois groupes d'âge, une famille d'esprit », *Maintenant*, vol. 8, no. 89, octobre 1969, p. 203-206. Serge Carlos, « Les "mordus" de *Maintenant*. Résultats de notre enquête auprès des lecteurs », *Maintenant*, vol. 12, no. 127, juin-juillet 1973, p. 16-20.
32. Gaëtan Baillargeon, « Les intellectuels québécois et Vatican II : de l'annonce du concile à son ouverture (1959-1962) », dans Gilles Routhier (dir.), *L'Église canadienne et Vatican II*, Montréal, Fides, 1997, p. 189-208.
33. David Seljak, « Catholicism's Quiet Revolution: *Maintenant* and the New Public Catholicism in Quebec after 1960 », dans Marguerite Van Die (dir.), *Religion*

and Public Life in Canada: Historical and Comparative Perspectives, Toronto, University of Toronto Press, 2001, p. 257-274.

34. Simone Vannucci, «Le complexe éditorial des jésuites et le contrôle de la lecture au Québec (1930-1960)», *Mens*, vol. 5, no. 2, printemps 2005, p. 431-463.
35. Jacques Guay, «Les religieux abandonnent leurs revues d'information», *Le Maclean*, vol. 9, no. 3, mars 1969, p. 1.
36. André Beaulieu, Jean Hamelin et al., *La Presse québécoise, des origines à nos jours*, tome 9, 1955-1963, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1989, p. 162-163.
37. Hélène Pelletier-Baillargeon, «Assumer pleinement son statut de "dissident"», *op. cit.*, p. 38-44.
38. Entrevue réalisée par Jean-Philippe Warren.
39. Martin Roy, *op. cit.*, p. 22.
40. En 1970, le père Vincent Harvey avait composé une équipe de direction élargie qui comprenait déjà tous ces noms, en plus de Robert Boily, Serge Carlos, Richard Guay, Claude Saint-Laurent et Jean-Yves Gosselin.
41. Fernand Dumont, «L'automne de la Révolution tranquille ou le deuxième cercle», *Maintenant*, no. 137-138, juin-septembre 1974, p. 49.
42. Pierre Vadeboncœur, «Réflexions de vacances», *Maintenant*, no. 137-138, juin-septembre 1974, p. 66.
43. Michel Leclerc, «La révolution tranquille a créé l'illusion que notre conscience politique était changée», *Le Jour*, 31 juillet 1975, p. 11. En 1978, Dorval Brunelle publiera un livre au titre évocateur: *La désillusion tranquille* (Montréal, Hurtubise HMH).
44. Pierre Vadeboncœur, «Le merdier», *Maintenant*, Cahier 1, avril 1975, p. 12.
45. Pierre Vadeboncœur, «Le déclin de l'artifice», *Maintenant*, Cahier 1, avril 1975, p. 4.
46. Louis O'Neill, «Les signes du printemps», *Maintenant*, Cahier 1, avril 1975, p. 13.
47. Jacques Grand-Maison, «Les ruses populaires», *Maintenant*, Cahier 2, juin 1975, p. 4.
48. Ce qui n'empêchait pas Vincent Harvey d'enraciner son souverainisme et son socialisme dans une certaine conception de l'Évangile qui, autrement, c'est-à-dire sans cet écho social et politique, lui aurait paru «une vaste fumisterie». «Foi et engagement politique: agir ici et maintenant», *Le Devoir*, 11 octobre 1972, reproduit dans Vincent Harvey, *L'homme d'espérance*, Montréal, Fides, 1973, p. 151-153. Écouter également l'entrevue qu'il a donnée à l'émission «Nouvelles», 27 novembre 1968, Radio-Canada, Centre d'archives Gaston-Miron.
49. Pierre Pagé, «L'image médiatique de l'Église et l'opinion publique au Québec : deux décennies paradoxales de mutations (1968-1984)», *Études d'histoire religieuse*, 2009, p. 89-108.
50. Le père Tremblay avait pour prénom Réal. Pour en savoir un peu plus sur ce groupe, lire la rubrique «Alléluias» du blogue Musée du Rock 'n Roll du Québec. Pour les amateurs, une compilation a été réalisée des meilleures chansons du rock chrétien et des messes rythmées du Québec (1964-1978) sous le titre *Résurrectio!* par le label Mucho Gusto Records.

51. Jean-Guy Vaillancourt, « Les groupes socio-politiques progressistes dans le catholicisme québécois contemporain », dans Jean-Paul Rouleau et Jacques Zylberberg (dir.), *Les mouvements religieux aujourd'hui. Théories et pratiques*, Montréal, Les Éditions Bellarmin, 1984, p. 261-282.
52. Denis Pelletier, *La crise catholique. Religion, société, politique en France (1965-1978)*, Paris, Payot, 2002. Jacques Julliard, « Naissance et mort de l'intellectuel catholique », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, no. 13, 1995, p. 5-13.
53. Prêtre anonyme cité par Jean-Paul Montmigny, *Enquête sociologique sur les Dominicains*, op. cit., p. 132.
54. Problèmes financiers qui affectaient lourdement d'autres publications qui se voulaient à la fois engagées et grand public, comme *Le Jour* (1974-1976) ou *Québec-Presse*, (1969-1974).
55. Simon Langlois, « Des Annales de Sainte-Anne à La Presse, ou le décalage entre comportements et institutions », *Cahier de l'ACSALF*, vol. 1, no. 1, avril 2004, p. 9-10.
56. Comme le montre Janine Thériault (« D'un catholicisme à l'autre : trois ordres catholiques au Québec et leurs revues face à l'*aggiornamento*, 1962-1970 », *Mens*, vol. 5, no. 1, automne 2004), l'équipe éditoriale de *Relations* ne laissait pas autant que celle de *Maintenant*, dans les années 1960 et 1970, les laïcs se prononcer sur des sujets religieux, et encore moins théologiques. Autre différence majeure, corollaire en grande partie de la première, tandis que *Maintenant* évoquait le plus souvent les ancêtres avant les pères de l'Église et les traditions canadiennes-françaises avant les dogmes catholiques, *Relations* préférait au même moment juger des changements québécois du point de vue romain (David Seljak, « The Jesuit Journal *Relations*, 1959-1969: Modernity, Religion and Nationalism in Quebec », *Historical Papers*, 1993, *Canadian Society of Church History*, p. 187-203). Avec la venue comme directeur du père Irénée Desrochers, en 1969, *Relations* devint plus radical et finit par embrasser l'indépendance du Québec (en 1973) comme condition de réalisation d'un socialisme communautaire sous l'influence, entre autres, du réseau des politisés chrétiens.